

## D'OU VIENNENT TOUS CES CADAVRES ? UNE LECTURE HISTORIQUE DE *EN ATTENDANT GODOT*

Dialogue entre Pierre et Valentin Temkine

(Texte inédit)

Le festival "Paris Beckett" vient de s'achever, et rarement commémoration aura suscité autant de manifestations : 350 rien qu'à Paris et dans sa région ; l'intégrale de l'œuvre dramatique a été jouée ; on a semble-t-il tout décortiqué ; on s'est penché avec le plus grand sérieux sur la forme, la couleur et la dimension des poubelles de *Fin de Partie* ; mais qu'a-t-on appris de neuf sur la pièce la plus célèbre ? Un critique dramatique remarque finement que dans "godillot" il y a "Godot", et à part ça les personnages continuent à être interprétés comme les clowns ou les ombres d'un pays d'Absurdie... Déjà trop commentée peut-être pour qu'on espère en dire du neuf ? Un homme pourtant, que cette pièce touche de près, a encore quelque chose à dire. Je l'ai interrogé, c'est mon grand-père.

### *L'ombre de la tour Eiffel*

**Pierre Temkine** : Combien de fois as-tu vu *En Attendant Godot* ?

**Valentin Temkine** : Je l'ai vu d'abord en 1953, à la création : c'était la pièce à voir, tout le monde en parlait. Depuis, 4 ou 5 fois, peut-être. A l'époque et encore maintenant, on en faisait une pièce absurde, LA pièce de l'Absurde. Dumur, Lemarchand, tout le monde admirait, mais voyait Vladimir et Estragon comme des clowns ou des clochards "métaphysiques". Pronko écrivait : "Godot, dans un passé indéfini, lors de circonstances quelque peu incertaines, leur a donné un rendez-vous plutôt imprécis dans un lieu mal défini à une heure indéterminée"... On ne peut pas se tromper plus systématiquement !

**Pierre Temkine** : C'est-à-dire ?

**Valentin Temkine** : Eh bien, je m'en aperçois lors d'une représentation donnée par la Comédie de Touraine il y a 5 ou 6 ans (Vladimir et Estragon y sont assimilés à Laurel et Hardy ou quelque chose comme ça) : les explications traditionnelles, ça ne marche pas ! C'est une réplique bien précise qui m'a réveillé : Vladimir regrette de ne pas s'être jeté du haut de la tour Eiffel : "Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter". J'ai une sorte d'illumination : une seule fois, dans l'histoire de cette vénérable dame, on y a interdit l'accès à une catégorie de la population, comme à tout monument d'ailleurs : entre 1940 et 1945, c'était interdit aux Juifs ! La confirmation vient très vite : "E : On n'a plus de droits ? V : Tu me ferais rire, si cela m'était permis. E : Nous les avons perdus ? V : Nous les avons bazarés." [p. 24]<sup>1</sup> Dès ce moment, toutes les répliques ont pris un nouveau sens ; Ce n'est plus du tout une histoire qui se passe au pays de l'Absurde, mais en France, à un moment très précis ! Il faut remarquer en effet que de toutes les pièces de Beckett, *En Attendant Godot* est la seule qui soit située quelque part, les repères géographiques abondent : la tour Eiffel et le quartier de la Roquette à Paris, Roussillon, la Durance, le Vaucluse... Eh bien, avec un peu d'attention, on découvre que les indications historiques y

---

<sup>1</sup> Toutes les citations sont prises dans Samuel Beckett (1952), *En attendant Godot*, Editions de Minuit.

sont au moins aussi nombreuses, et que tous ces indices convergent ! L'action se situe sur un plateau calcaire des Préalpes, au printemps 1943. Ni avant : c'est improbable, il n'y a pas de raison, ni après, c'est impossible, ils seraient morts.

Revenons tout d'abord rapidement sur quelques éléments biographiques : Beckett naît en 1906, et en 1932 il séjourne en Allemagne. Il fait un deuxième séjour en 1936, ce qui lui donne l'occasion de voir ce qu'est le régime nazi : il est horrifié par les mesures raciales du gouvernement allemand. Au moment où la guerre éclate il est en Irlande, et il revient en France pour s'engager dans la Résistance : "J'étais si révolté par les nazis et d'abord par la façon dont ils traitaient les Juifs que je ne pouvais rester inactif. Je combattais contre les Allemands qui faisaient de la vie de mes amis un enfer, et pas pour la nation française" (*Le Monde*, 2 juin 2006). Son réseau ayant été noyauté, il échappe de justesse à la Gestapo, et quitte Paris pour se réfugier en zone libre, à Roussillon précisément ! C'est drôle que personne n'ait eu l'idée de rapprocher ce détail biographique d'une réplique de la pièce ! On aurait peut-être vu alors que la pièce la plus jouée et la plus commentée du XX<sup>e</sup> siècle parle aussi comme par hasard de l'épisode le plus marquant de son histoire... mais passons. À Roussillon, il n'est pas riche, il fait des travaux agricoles ; là, il rencontre d'autres réfugiés, des pauvres diables qui fuyaient les persécutions. On peut penser que c'est ainsi, à partir de conversations de cafés, qu'il a fait la substance de son livre...

**Pierre Temkine** : Je voudrais maintenant qu'on reparte du texte ; je vais te lire certaines répliques et te demander ton commentaire. Tu veux bien ?

**Valentin Temkine** : Allons-y !

**Pierre Temkine** : page 10, on lit : "V : Peut-on savoir où Monsieur a passé la nuit ? E : Dans un fossé (... ) V : Et on ne t'a pas battu ? E : Si... Pas trop"

**Valentin Temkine** : Oui, cet épisode est souvent oublié dans les commentaires, on ne sait pas trop qu'en faire. Dans mon interprétation, Estragon est la victime d'une bande de petits voyous, qui savent qu'ils ne risquent rien à le malmener, car c'est un fugitif et il ne peut porter plainte.

**Pierre Temkine** : Tout de suite après : "... ce que tu serais devenu... sans moi. Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur."

**Valentin Temkine** : Vladimir ne cesse de sauver Estragon ; à la fin du premier acte est fait allusion à un repêchage dans la Durance, mais ces ossements n'évoquent guère la noyade. Bien plutôt le sort qui les attendait si Vladimir n'avait pas senti le vent venir et entraîné son ami dans un coin tranquille !

**Pierre Temkine** : "Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900. "

**Valentin Temkine** : On a là un repère très précis. Si on en croit Pozzo [p. 37] et les problèmes manifestes de prostate qui perturbent Vladimir, les deux compères ont entre 60 et 70 ans. On est en 1943, ils avaient donc environ vingt ans en 1900, époque où l'antisémitisme était très virulent : Dreyfus venait d'être libéré mais la duchesse d'Uzès, par exemple, déclarait toujours que l'antisémitisme était sa profession. Beaucoup de Juifs parlent alors de se retirer en Palestine : *L'Etat Juif*, de Herzl, date de 1896, en 1901 est créé le Fonds National juif pour le rachat des terres en Palestine : ils regrettent de ne pas être partis. Mais tout ça, c'est il y a une éternité : les temps ont tellement changé !

**Pierre Temkine** : Page 11 : V : "La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous

laisserait même pas monter."

**Valentin Temkine** : Oui, ils étaient comme on dirait aujourd'hui "bien sapés", Estragon faisait le poète, c'était avant 1940 et l'un des premiers décrets du Maréchal interdisant aux Juifs l'accès aux musées, aux monuments historiques. Qui d'autre que les Juifs sous l'Occupation se sont vus interdits de tour Eiffel ? Pas les clowns, pas les clochards, sauf peut-être s'ils sentaient trop mauvais ! Quelle autre interprétation proposer ?

**Pierre Temkine** : p. 13 : "V : Si on se repentait ? E : De quoi ? V : Eh bien... On n'aurait pas besoin d'entrer dans les détails. E : D'être nés ? *Vladimir part d'un bon rire qu'il réprime aussitôt, en portant sa main au pubis, le visage crispé.*"

**Valentin Temkine** : On a fait toutes sortes de spéculations métaphysiques à propos de cette réplique, sur le malheur d'être né, mais je crois bien que c'est une plaisanterie juive des plus classiques : nous, les Juifs, nous sommes coupables d'exister ; et en somme, c'est tout ce que l'antisémite a à reprocher au Juif, qu'il soit né... Et la main portée au pubis, on pourrait y voir une allusion à la circoncision...

**Pierre Temkine** : p. 13 et 14 : "V : Tu as lu la Bible ? E : La Bible... (*il réfléchit*) J'ai dû y jeter un coup d'œil. V (*étonné*) : A l'école sans Dieu ? E : Sais pas si elle était sans ou avec. V : Tu dois confondre avec la Roquette. E : Possible. Je me rappelle les cartes de la Terre sainte. En couleur. Très jolies. La mer Morte était bleu pâle. J'avais soif rien qu'en la regardant. Je me disais, c'est là que nous irons passer notre lune de miel. Nous nagerons. Nous serons heureux."

**Valentin Temkine** : Ce ne sont donc pas des Juifs bien religieux, mais ils ont tout de même grandi dans l'imagerie de la Terre sainte, ça me paraît clair. Rappelons aussi que la rue de la Roquette, où se trouve toujours la synagogue, traverse en biais le XI.è arrondissement, où résidait avant-guerre le tiers de la population juive de Paris. On peut penser que cette « Roquette », qui peut être confondue avec une école, est tout bonnement le *Talmud Torah* du quartier, où enfants ils allaient suivre leur catéchisme. Le profil de nos personnages se précise ! et la façon dont ils traitent différemment les livres de la Bible est aussi des plus parlantes : au deuxième acte nous verrons apparaître Abel et Caïn, résumant "toute l'humanité" - c'est aussi le premier génocide. Par contre, quand il est question du Nouveau Testament, c'est avec beaucoup de circonspection : l'anecdote des deux larrons contée différemment dans les quatre évangiles prend une place assez importante.

**Pierre Temkine** : En effet, pages 15 et 16 : "Un sur quatre. Des trois autres, deux n'en parlent pas du tout et le troisième dit qu'ils l'ont engueulé tous les deux." Et puis "V : On ne connaît que cette version-là. E : les gens sont des cons."

**Valentin Temkine** : Autrement dit, des goys. Bref, bien que non pratiquants, ils sont imprégnés de la Bible mais sceptiques à l'égard des Evangiles ; que faut-il en déduire ? Ce n'est pas bien fortiche comme devinette !

**Pierre Temkine** : Je saute un peu plus loin. Page 23, il est question de Godot : "E : Et qu'a-t-il répondu ? V : Qu'il verrait. E : Qu'il ne pouvait rien promettre. V : Qu'il lui fallait réfléchir. E : A tête reposée. V : Consulter sa famille. E : Ses amis. V : Ses agents. E : Ses correspondants. V : Ses registres. E : Son compte en banque. V : Avant de se prononcer."

**Valentin Temkine** : Pour le nom de Godot : disons, sans plus, qu'il est banalement français. Quant au rôle qu'il joue... Ce n'est pas Dieu même si c'est le sauveur ! Tout ce vocabulaire,

c'est quand même quelque chose qu'on connaît bien ! S'il est de la Résistance, il n'y a aucun doute sur ce que cela signifie, mais si on exclut cette hypothèse, alors ça ne veut plus rien dire, c'est de l'« absurde ». Certes, c'est absurde, mais c'est très cohérent ! Si on enlève cette trame, alors, c'est l'absurdité même.

**Pierre Temkine** : p. 25 : "V : Ce soir on couchera peut-être chez lui, au chaud, au sec, le ventre plein, sur la paille. Ça vaut la peine qu'on attende. Non ?"

**Valentin Temkine** : Godot est donc un « passeur professionnel », pour reprendre l'expression de notre Président de la République dans son récent hommage aux Justes. Il doit offrir un refuge aux fugitifs et leur faire traverser la frontière. Il doit bien sûr s'entourer de précautions car lui aussi risque sa vie ! D'où le lieu écarté, les enfants messagers, les airs de mystère, l'incertitude constante.

**Pierre Temkine** : Nous en sommes maintenant à l'arrivée de Pozzo et Lucky, p. 30 : E : "Nous ne sommes pas d'ici, monsieur. P : Vous êtes bien des êtres humains cependant. A ce que je vois. De la même espèce que moi. (*Il éclate d'un rire énorme.*) De la même espèce que Pozzo ! D'origine divine ! " Le même humour deux pages plus loin : "Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer de la société de mes semblables (*il regarde les deux semblables*) même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement."

**Valentin Temkine** : Pozzo, propriétaire terrien pétainiste, goinfre et ouvertement raciste, qui se désole que la route soit à tout le monde. Et parce qu'il est d'ici, lui, il pourra faire la leçon aux autres : [p. 50] "Mais je vois ce que c'est, vous n'êtes pas d'ici, vous ne savez pas encore ce que c'est que le crépuscule chez nous." Je reconnais là toute cette rhétorique d'avant-guerre que j'ai tant de fois entendue : seul un « bon français » peut apprécier Chateaubriand ou un coucher de soleil sur la Beauce... Et puis il enquête, mine de rien, sur ce Godot... Godin, et les deux fugitifs se gardent bien, après leur bourde du départ [confusion entre Pozzo et Godot], de rectifier le tir. Pourquoi tant de précautions ?

**Pierre Temkine** : p. 31, 32 : "la route est longue quand on chemine tout seul pendant... pendant... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive."

**Valentin Temkine** : Ce qui a gêné Pozzo est ce qui intéressait Godot et Vladimir, un endroit désert où l'on ne risque pas de les débusquer. On pourrait peut-être retrouver la route sur une carte de l'époque. En réunissant toutes les indications géographiques données par Beckett on peut savoir : - qu'ils étaient des parisiens du XI.è arrondissement, - qu'ils ont été dans le Vaucluse, où ils ont fait les vendanges, précisément à Roussillon [p. 86], - qu'ils ont traversé la Durance [p. 74], - qu'ils se trouvent désormais dans un endroit plutôt désertique, près d'une pente, et il y aura même un jeu de mots fameux de Vladimir : "En effet, nous sommes sur un plateau. Aucun doute, nous sommes servis sur un plateau." On trouve encore une allusion à un lieu-dit "La Planche" et à une bourgade nommée Saint-Sauveur : vu leurs connotations, ces deux noms sont probablement inventés, mais l'itinéraire de nos héros, en tous cas, ne doit rien au hasard ! Selon toute vraisemblance, cette route déserte sillonnait un plateau aride et donc calcaire des Alpes du Sud, comme le plateau de Valensole.

**Pierre Temkine** : C'est passionnant, mais revenons à l'ordre du texte. Page 39, Pozzo demande : "en ce cas, que devient votre rendez-vous avec ce Godot... Godot... Godin... (*silence*)... enfin vous voyez qui je veux dire, dont votre avenir dépend (*silence*)... enfin votre avenir immédiat."

**Valentin Temkine** : Oui, ces silences sont vraiment lourds ; on est dans le jeu du chat et de la souris : tu crois pouvoir nous échapper, mais nous te rattraperons, patience ! Le sadisme grossier de Pozzo prend une nouvelle dimension quand on lui retrouve son contexte !

**Pierre Temkine** : Passons maintenant à Lucky : "Savez-vous qui m'a appris toutes ces belles choses ? Lui ! ", puis : "Sans lui je n'aurais jamais pensé, jamais senti, que des choses basses, ayant trait à mon métier de – peu importe. La beauté, la grâce, la vérité de première classe, je m'en savais incapable. Alors j'ai pris un *knouk*. "

**Valentin Temkine** : Eh oui, le métier de « coach » existait déjà ! Lucky est l'intellectuel au service du pouvoir ; le genre à écrire dans « Je suis partout » ou dans « Gringoire », qui apporte ses lettres et son prestige à la bourgeoisie inculte nouvellement enrichie, ça n'a pas beaucoup changé... .

**Pierre Temkine** : A la fin du premier acte, apparition du garçon : "G : Monsieur Albert ? V : C'est moi."

**Valentin Temkine** : On a déjà parlé des réseaux et des précautions nécessaires. Mais voilà encore un détail frappant, que personne, à ma connaissance, n'a relevé : comment se fait-il que Vladimir (et pas Estragon) change ici de nom ? N'est-ce pas que Vladimir ferait un peu trop exotique ? Personne n'explique en quoi c'est absurde de s'appeler Albert ; beaucoup de Juifs en cette période ont bien senti l'utilité d'avoir un patronyme bien français.

### ***Beckett : le témoin engagé***

**Pierre Temkine** : Deuxième Acte. "L'arbre porte quelques feuilles". Et p. 92 : "V : Mais hier soir il était tout noir et squelettique ! Aujourd'hui il est couvert de feuilles. E : De feuilles ! V : Dans une seule nuit ! E : On doit être au printemps."

**Valentin Temkine** : On peut faire une interprétation de type existentialiste : la nature est indifférente à la détresse humaine, et fleurit encore lorsque nous nous effondrons. D'accord. Mais on peut aussi tout simplement en déduire comme Estragon que nous sommes au printemps. Printemps 1943 précisément. Pourquoi ? Hitler, qui savait choisir ses dates, fait franchir à ses troupes la zone libre le 11 novembre 1942. Le petit refuge qu'était alors Roussillon devient subitement une souricière : il faut partir. Où aller ? A l'époque, une partie de la France était sous occupation italienne : Nice et la Savoie, le sort des Juifs y était réputé meilleur, l'idéologie fasciste reposant sur la grandeur historique de l'Empire romain et pas sur une théorie des races. Vladimir et Estragon ne peuvent pas vraiment savoir que c'est l'époque où Mussolini se met lui aussi à traquer les Juifs, tant il a besoin du soutien des Allemands. C'est donc là qu'ils se rendent. Mais on ne traverse pas les Alpes en plein hiver. Donc : printemps 1943 ! Il y a aussi la dimension symbolique : l'arbre qui refleurit, c'est l'arbre de la liberté. C'est en effet l'époque de la guerre où, comme dit Victor Hugo : "L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme" - bataille de Stalingrad, Rommel défait en Afrique, les Américains reprenant une à une toutes les îles du Pacifique : même si le sort de nos amis n'est pas prêt de s'améliorer, ça commence à sentir le roussi pour les petits collabos !

**Pierre Temkine** : On va le voir très vite. Mais arrivons à l'un des passages les plus étranges de la pièce : p. 90 : "V : Ce qui est terrible, c'est d'avoir pensé. E : Mais cela nous est-il jamais arrivé ? V : D'où viennent tous ces cadavres ? E : Ces ossements. V : Voilà. E :

Evidemment. V : On a dû penser un peu. V : Tout à fait au commencement. V : Un charnier, un charnier. E : Il n'y a qu'à ne pas regarder. V : Ca tire l'œil. E : C'est vrai. V : Malgré qu'on en ait."

**Valentin Temkine** : Alors là, il semble vraiment qu'on a appliqué à la lettre le conseil d'Estragon, ne pas regarder, ne pas écouter ! Rappelons-nous que Beckett a écrit la pièce en 1948, au moment où se font voix les premiers témoignages sur les camps de la mort - *Si c'est un Homme*, par exemple, est publié en 1947. C'est lui, c'est l'auteur qui parle ici avec toute sa compassion, prêtant à ses personnages, dans une sorte de rêve éveillé, des dons de prémonition tout à fait invraisemblables, mais pas plus au fond que le songe d'Athalie ou qu'Agrippine s'écriant : "Et ton nom paraîtra dans les races futures / Aux plus cruels tyrans une cruelle injure ! "

**Pierre Temkine** : C'est, je crois, ce qu'on appelle une prolepse... et en même temps une hypotypose ...

**Valentin Temkine** : Peut-être, en tous cas, c'est une chose tellement fréquente au théâtre, l'auteur sait, les spectateurs ou les lecteurs savent, il n'y a que les personnages qui sont censés ne pas savoir. Ce qu'il y a de formidable ici, c'est que nous non plus nous n'avons pas voulu savoir ! Et ce n'est pas Beckett qui serait venu nous éclairer.

**Pierre Temkine** : Comme si nous étions encore dans la pièce, qu'elle n'était pas finie... Et puis nous retrouvons Pozzo et Lucky (p. 108). Le premier aveugle, le second, muet. En piteux état.

**Valentin Temkine** : Dire qu'on n'a cessé de répéter que c'est une pièce où il ne se passe rien ! Cinquante pour cent des personnages deviennent infirmes ! Pozzo, le pauvre, n'a rien vu venir ; Lucky, brusquement, n'a plus rien à dire. C'est l'époque où, à cause du S.T.O. les français deviennent subitement anti-allemands et où ceux qui étaient trop compromis tâchent comme ils le peuvent de se faire oublier.

**Pierre Temkine** : ( p. 111, 112) V : "L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non."

**Valentin Temkine** : Eh oui, les bourreaux d'autrefois gémissent, c'est tellement humain... Et en même temps Beckett insiste, il me semble, pour qu'on puisse voir là autre chose qu'une anecdote concernant deux clochards. "C'est toute l'humanité" [p. 118], cette réplique est le leitmotiv de la fin de la pièce : bien sûr que Beckett donne à ses personnages une dimension universelle, bien sûr que sa pièce excède le côté anecdotique de savoir qui sont vraiment Vladimir et Estragon, mais l'Absurde dont on nous rebat les oreilles est un absurde d'autant plus absurde qu'il s'est bel et bien incarné dans l'Histoire !

**Pierre Temkine** : Oui, le temps cyclique de l'éternel recommencement, avec l'allusion à Abel et Caïn, le destin ("Un beau jour je me suis réveillé, aveugle comme le destin" (p. 122)), le temps proprement historique, avec ses trous de mémoire opportuns : "Je ne me rappelle avoir rencontré personne hier. Mais demain je ne me rappellerai avoir rencontré personne aujourd'hui. Ne comptez donc pas sur moi pour vous renseigner. Et puis assez là-dessus. Debout ! " (p. 125) : trois formes de temporalités qui s'invitent à la fin de la pièce... Mais que dire du final ? (p. 134) "V : Alors, on y va ? E : Allons-y. Ils ne bougent pas."

**Valentin Temkine** : Que va-t-il se passer ? Qui va arriver ? Godot ? ou la milice ? Même si les personnages patinent, il se passe REELLEMENT quelque chose, car on est dans

l'Histoire. A Saint-Sauveur le mal-nommé Pozzo a pu donner l'alerte. L'incertitude où sont laissés les personnages a certes une dimension métaphysique, mais c'est aussi, mais c'est d'abord, l'expression d'une inquiétude très concrète et très compréhensible. Beckett a écrit là une pièce engagée. Pas comme Sartre, pas comme Brecht. Il traite l'Histoire différemment, sans donner dans la propagande ou la leçon, il efface quelque peu les traces - mais tout de même, il y a de beaux restes ! - et il fait une œuvre avant tout compassionnelle envers ses anciens compagnons de vendanges, qui ne sont pas des héros, surtout pas des résistants, mais des victimes toutes désignées. On est ému de la détresse de ces deux hommes, et cela suffit.

**Pierre Temkine** : Ta lecture de *Godot* me paraît si forte qu'à mon sens on ne peut pas à son propos parler seulement d'une nouvelle interprétation. Tu as livré une véritable démonstration de son caractère historique ! En tous cas, si l'on veut continuer à prétendre que la pièce ne se passe nulle part, la charge de la preuve revient désormais aux tenants de l'Absurdie. Pour moi en tous cas, c'est comme si Estragon venait réellement de changer de chaussure, et comme lui je m'écrie : "Elle me va" ! Mais comment se fait-il que Beckett n'ait jamais fait allusions à cet aspect-là de sa pièce ?

**Valentin Temkine** : C'est même plus drôle que ça : Brecht, à la fin de sa vie, a dit à Strehler qu'il aurait bien aimé demander à Beckett où étaient Vladimir et Estragon pendant la Deuxième Guerre Mondiale, et quand Strehler pose la question à Beckett il répond : dans la Résistance. C'est se fichier du monde ! Des Juifs résistants, il y en a eu quand même d'un peu plus coriaces que ces deux-là. A moins qu'il faille comprendre « entre les mains de la résistance », et alors c'est le « happy end ». Mais je crois surtout que Beckett était comme ça, il fuyait la télévision, et quand quelqu'un était sur une piste, il se défaussait. Et Brecht mis à part, personne n'a rien vu.

**Pierre Temkine** : Et toi, pourquoi ne l'as-tu pas vu tout de suite ?

**Valentin Temkine** : Je lisais la Nouvelle Revue Française, je lisais les Lettres Nouvelles, tout ce qu'on lisait quand on était intellectuel et à gauche, et on disait Absurde, Absurdie, bon, très bien... jusqu'à ce qu'un jour une réplique m'agresse : la tour Eiffel, qu'est-ce que c'est que cette histoire de tour Eiffel ?